LES 19 ET 20 NOVEMBRE DANS LA RÉGION

Philippe B, l'homme du clair-obscur

DANIEL CÔTÉ
dcote@lequotidien.com

Il était temps. Un an après avoir remporté le Félix décerné au compositeur de l'année, Philippe B défendra le disque qui lui a valu un tel honneur, *Ornithologie, la nuit*, à l'occasion de deux spectacles présentés dans la région. Il se pointera au Côté-Cour de Jonquière le 19 novembre, puis à la Salle Azimut du Cégep de Saint-Félicien, le lendemain.

Cette incursion survient au moment où la tournée amorcée au printemps 2014 arrive sur les derniers milles. La version scénique du dernier enregistrement, à laquelle seront maillés des extraits des trois albums précédents, sera portée par une formation pour le moins originale.

« Je ne pourrai pas venir avec les vents et les cuivres présents sur *Ornithologie*, mais deux choristes m'accompagneront, soit Audrey-Michèle Simard et Véronique Laberge. Je jouerai de la guitare et aussi du piano, un instrument que j'utilise de plus en plus fréquemment », a souligné Philippe B au cours d'une entrevue téléphonique accordée au journal.

Il ajoute que les chanteuses contribuent à la création d'atmosphère, un rôle semblable à celui qu'elles assument sur l'album. « Ce qui m'a étonné, c'est le fait d'avoir pu les intégrer aussi facilement aux compositions antérieures. Il est vrai que plusieurs comportaient des lignes vocales », mentionne l'artiste.

Toujours à propos d'*Ornithologie, la nuit*, il parle d'un enregistrement « tranquille, en clair-obscur, avec un côté aérien », lequel occupe la meilleure place dans le spectacle. Il y a aussi une part réservée à l'improvisation, ce qui lui permet de modifier l'ordre des chansons au gré des circonstances, autant que l'interprétation.

VISIBILITÉ ACCRUE

À propos de l'ADISQ, Philippe B constate que le prix remporté l'an dernier lui a conféré un surcroît de notoriété. Rien pour remplir le Centre Bell, mais assez pour faciliter l'organisation des tournées, pour vaincre le scepticisme des diffuseurs. « C'est bon d'avoir cette référence quand les gens sont frileux, assis sur la clôture », énonce-t-il.

Un autre événement qui a haussé son profil fut sa participation à l'émission *La Voix* en tant que coach. Comme pour le Félix, il estime que le grand public a pu mettre un visage sur le nom. « Par contre, ma musique n'est pas commerciale. Je ne joue pas à la radio », rappelle Philippe B.

Les derniers mois n'ont pas été monopolisés par la tournée, comme en témoignent les albums *Merci Serge Reggiani* et *448 de l'Amour* sortis par Isabelle Boulay et les soeurs Boulay. Dans chaque cas, c'est lui qui a signé la réalisation, un rôle qu'il tenait pour une deuxième fois en ce qui touche le duo.

Quand on lui demande quels changements ont été apportés à la suite de leur premier enregistrement, *Le poids des confettis*, Philippe B parle de nuances, d'ajustements. « Ce n'est pas la révolution, laisse-t-il entendre. On a ajouté des épices pour habiller un peu les chansons. L'album est plus étoffé, plus texturé, mais demeure dans la continuité du premier. »

Ses projets à lui sont d'un autre ordre, puisque l'artiste planche sur la bande sonore d'un film, tout en préparant son prochain disque. « Les musiques sont avancées dans ma tête, mais aucun texte n'est terminé. Je n'ai pas eu le temps, l'espace mental, pour faire avancer mes idées », résume Philippe B.

Philippe B se présentera dans la région avec deux choristes, les 19 et 20 novembre, à Jonquière et Saint-Félicien. Son dernier album, *Ornithologie, la nuit*, occupera une part importante du spectacle. — ARCHIVES LA PRESSE, DAVID BOILY

JESSE COOK À JONQUIÈRE, LE 18 NOVEMBRE

Rare présence

DANIEL CÔTÉ
dcote@lequotidien.com

Jesse Cook reviendra dans une région où il s'est fait rare, le 18 novembre. Le guitariste torontois se pointera à 20 h, à la Salle François-Brassard de Jonquière, en compagnie de quatre musiciens qui l'aideront à recréer ses succès, ainsi que les compositions provenant de son nouvel album, *One World*.

Ce sera l'occasion d'apprécier sa virtuosité, mais aussi son inventivité, puisque sa tête travaille autant que ses doigts. Preuve en est que ses récentes compositions sont le fruit de fréquentations assidues avec des

Jesse Cook s'amène à Jonquière avec ses classiques, ainsi qu'un nouvel album où sa guitare cohabite avec des effets électroniques. — ARCHIVES LA PRESSE, IVAHOH DEMERS

THÉÂTRE CRI

Refaire *La vie devant soi*

DANIEL CÔTÉ
dcote@lequotidien.com

Le lieu sera nouveau, mais ceux qui sont familiers avec le Théâtre CRI retrouveront les couleurs de cette compagnie dont l'expérimentation constitue la raison d'être. Présentée à la salle polyvalente de la bibliothèque municipale de Jonquière, sa prochaine création, *Et si on avait La vie devant soi*, jettera un éclairage original sur le texte d'Émile Ajar.

L'histoire restera la même et on en reconnaîtra les contours, même s'il a fallu rogner sur le contenu du roman publié au début des années 1970. Elle tourne autour de la relation improbable que noue une vieille femme juive avec un jeune d'origine arabe qui vit dans le même quartier.

« Ça faisait 25 ou 30 ans que je rêvais d'adapter ce texte et pour la première fois, j'ai effectué le travail toute seule. Il s'agit d'un hommage à Émile Ajar, mais comme il était impossible de tout inclure, j'ai fait des choix », a mentionné Guylaine Rivard jeudi, lors d'une entrevue accordée au journal.

Responsable de la mise en scène, pour laquelle elle a reçu l'aide d'Andrée-Anne Giguère, l'âme du Théâtre CRI a aussi participé à la conception des costumes et du décor avec Serge Potvin. Ajoutez le fait qu'on la verra incarner la vieille dame, Rosa, aux côtés de ses camarades Patrick Simard et Éric Chalifour, et vous obtenez une femme passablement occupée.

Elle n'a pas peur de l'ouvrage, cependant, ni de la notion de risque dont se nourrit la compagnie. Cette fois, la touche expérimentale vient de l'utilisation de photographies comme décor. Il y en a derrière et devant les interprètes, ce qui produit des jeux de perspectives intéressants.

« C'est de la manipulation, d'une certaine manière, mais il n'y a pas de marionnettes. On forme un casse-tête surréaliste et le résultat est pas mal le "fun". On dirait de la poésie en images », fait observer Guylaine Rivard, qui a aussi été inspirée pas un fauteuil rouillé. En le voyant, au printemps, elle a établi un lien avec la chair de la vénérable Rosa.

TOUJOURS D'ACTUALITÉ

La pièce sera présentée du 19 novembre au 6 décembre, à des heures qui ne sont pas habituelles en raison du lieu où le public est convié. Les jeudis et vendredis, *Et si on avait La vie devant soi* tiendra l'affiche à 18 h 30, tandis que les samedis et les dimanches, ce sera à 14 h.

« C'est un malentendu avec le Centre culturel et la Rubrique qui a mené à ce changement, alors qu'on a été sous l'impression que la Salle du facteur culturel n'était pas disponible. Il y a un peu moins d'espace à la bibliothèque. On peut accueillir 50 spectateurs au lieu de 70 ou 80. Par contre, on fera du théâtre dans la ville », note Guylaine Rivard.

Elle a aimé, entre autres, tenir des répétitions publiques la semaine dernière. Des gens en ont profité pour voir comment naît une pièce de théâtre. Si ces personnes assistent aux représentations officielles, elles découvriront une oeuvre remplie d'humanité, dont le propos demeure aussi pertinent qu'il y a 40 ans.

« Il est question des immigrants et de l'euthanasie, des thèmes qui sont toujours d'actualité. La pièce parle également de la vie dans un quartier multiethnique, une réalité qui n'est pas limitée à Paris. En fait, on dirait que ce texte a été écrit à notre époque », s'émerveille Guylaine Rivard.

d'un surdoué

machines produisant des sons qui n'ont rien de naturel.

« J'aime changer d'univers à chaque enregistrement. Après avoir travaillé en Égypte et en Colombie pour bousculer mes habitudes et découvrir quelque chose de nouveau, j'ai exploré un concept maillant des effets électroniques et des instruments provenant de plusieurs régions du monde », a-t-il confié lors d'une entrevue téléphonique accordée au journal.

Cette aventure a commencé par des boucles sonores, ce qu'on appelle des loops. C'est après avoir vu son enfant pitonner dans le studio, essentiellement pour s'amuser, que l'idée lui est venue de recourir à cet outil. Des collaborateurs ont ajouté des couleurs parfois très anciennes grâce à des instruments tels l'oud et le duduk, originaires de l'Arménie.

Cette démarche a été fructueuse, à en juger par les critiques qui ont salué la sortie du disque, ainsi que les nombreux spectacles que Jesse Cook donne partout en Amérique. Il en est heureux, tout en gardant en mémoire les fois où sa prise de risque a donné des résultats moins probants.

« Il y a une quinzaine d'années, par exemple, j'avais conçu des arrangements mêlant le flamenco à la rumba afin de reprendre *Superstitious*, la chanson de Stevie Wonder. Je croyais que ça marcherait, mais c'était horrible », lance le guitariste en riant.

LES DÉFIS DU «LIVE»

À Jonquière, le défi que relèveront les musiciens ne sera pas banal. Il consiste à interpréter les nouvelles compositions en demeurant fidèle aux recherches menées en studio, sans toutefois rogner sur la spontanéité qui doit se manifester sur scène.

« Sur *Taxi Brazil*, j'utilise une "loop station", une machine qui crée des loops, tandis qu'un ordinateur permet de reprendre *Shake* en le branchant sur les guitares et les percussions. L'important est qu'il n'y ait rien d'enregistré. Tout est joué "live" », assure Jesse Cook.

Plus métissées que jamais, ses musiques empruntent au jazz et aux airs traditionnels du Moyen-Orient, sans oublier les accents hispanisants que laisse filtrer sa guitare. L'un de ses complices, le percussionniste Chendy Leon, est particulièrement sollicité, alors qu'on lui demande de jouer sur des instruments latins, indiens, arabes et africains.

« Nous recréons la diversité du dernier album et chaque soir, des choses sont modifiées en fonction de l'ambiance, ce qui est plus agréable pour nous, en plus d'inciter le public à participer. J'aime quand il est "rowdy", qu'il chante, qu'il danse sur mes compositions », souligne Jesse Cook.

Tout en explorant *One World*, il profitera de l'escale jonquiéroise pour égrener quelques perles provenant des albums précédents. « J'en ai fait neuf et il y a quelques "hits" qui sont devenus obligatoires, des titres comme *Mario Takes A Walk* et *Fall At Your Feet* », énonce le musicien, dont le spectacle est présenté par les Productions Hakim.

La mise en scène de la nouvelle pièce du Théâtre CRI, *Et si on avait La vie devant soi*, amène les comédiens Patrick Simard et Éric Chalifour à jouer dans un décor formé de photographies superposées. — PHOTO COURTOISIE, ANDRÉE-ANNE GIGUIÈRE

AUTEUR DE *MANIWAKI*, AVEC DANY PLACARD

Francis Faubert, tel une mouche sur le mur

DANIEL CÔTÉ
dcote@lequotidien.com

Pendant un grand bout de temps, Francis Faubert a assumé le rôle de la mouche sur le mur, celle qui voit et qui entend tout. Résidant dans le village de Duclos, pas loin de Gatineau, le chanteur a regardé vivre ses concitoyens, écouté leurs conversations, avant de pondre l'album *Maniwaki* avec la complicité du Laterrois Dany Placard.

« Il n'y a pas grand-chose à faire à Duclos, une place où il n'y a pas de lac, où ce n'est pas super beau. C'est juste une forêt et des vallées. Le commun des mortels passe tout droit », a reconnu l'artiste avec une belle franchise, il y a quelques jours, lors d'une entrevue téléphonique accordée au journal.

L'année passée au village en fut une de transition pour Francis Faubert. L'artiste et l'homme avaient besoin de s'extraire de la circulation, ce qui a permis de constituer la banque de sujets formant la trame de *Maniwaki*. Ils ne sont pas gais et surtout pas folkloriques. On est loin de l'univers de Fred Pellerin, précise le chanteur.

« Souvent, je partais d'un détail pour créer un personnage, mentionne-t-il. J'ai rapaillé plusieurs histoires avant de les enlaidir, tout en injectant une touche d'humanité. On peut parler d'un genre de fresque, mais je ne sais pas comment les gens de Duclos vont réagir. Je pense qu'ils vont être surpris de voir que je me suis inspiré d'eux. »

L'HOMME QUI A VU LOURD

La transition évoquée tantôt est illustrée par le son du disque. Il est plus lourd que sur les enregistrements précédents, lesquels avaient mis une sourdine sur les allégeances rock de Francis Faubert. « Je viens de l'école de Led Zeppelin et Jimi Hendrix, mentionne-t-il. C'est pour ça que sur *Maniwaki*, je voulais revenir aux amplis, à la guitare électrique. »

Dans cette perspective, la participation de Dany Placard coulait de source. Lui-même porté sur les ambiances lourdes, mais pas nécessairement sinistres, il ne s'est pas contenté de pitonner à l'intérieur du studio, comme le suggère sa fonction de réalisateur.

« Dany, c'est un "tripeux", lance Francis Faubert d'un ton admiratif. On est arrivés avec des squelettes de chansons et le travail de création s'est bien déroulé parce qu'on s'entendait sur la démarche. Il a assumé la réalisation, tandis que les arrangements ont été conçus à deux et même à trois, si on inclut le batteur Mat Vézio. »

Il aime le caractère viscéral de la musique, son côté « dark », pour employer son expression. Sur scène, cependant, la magie du « live » élimine quelques aspérités. « La chimie du groupe rend ça plus "lousse" », avance celui qui, le 21 novembre, se produira au Sous-Bois de Chicoutimi.

Ce soir-là, ils seront quatre pour recréer *Maniwaki*, dont on entendra une version quasi intégrale. « On joue l'album pas mal dans l'ordre, puisqu'il raconte une histoire. C'est le début de la tournée et on est crinqués. On est fébriles », résume Francis Faubert.

Francis Faubert a tiré profit de son année passée à Duclos, le village qui lui a servi de muse au moment d'écrire les textes de son nouvel album, *Maniwaki*. — ARCHIVES LE DROIT, MARTIN ROY